



Lettre aux Amis – Septembre 2013

Chers amis et bienfaiteurs,

Notre conseil plénier s'est déroulé au couvent du Brousssey en avril dernier. Cette rencontre de cinq jours réunissait des représentants de toutes les communautés de la Province autour du thème de la vie fraternelle. Le P. Gianni Bracchi, o.c.d., provincial de Venise, était venu animer la première journée, puis nous avons poursuivi par des échanges en assemblée les jours suivants. Les pages de cette LETTRE AUX AMIS se font l'écho de l'enseignement du P. Gianni, puis de nos partages fraternels.

La vie religieuse est un mystère du monde à venir et une annonce de Jésus Christ au monde présent. Si sainte que puisse être une personne, elle ne peut désigner Jésus que par une direction, un doigt pointé vers l'infini. « Celui qui vient après moi est plus grand que moi » proclame le Baptiste. Cependant, le Royaume de Dieu est là ! Il n'est plus à désigner de l'extérieur, mais de l'intérieur par les petits qui y sont entrés. « Le Royaume de Dieu est au milieu de vous ». Au milieu d'une communauté, il y a une Présence, qui n'est plus seulement une direction vers laquelle on tend, une orientation vers l'infini, mais un point précis, un lieu bien situé de l'univers spirituel, et ce lieu est désigné par l'intersection des cœurs, par le centre de gravité qui les attire et les unit. Et ainsi, une communauté religieuse a quelque chose d'unique à dire au monde, quelque chose que ne pourra jamais exprimer aucun homme seul.

Dans le vase d'argile de nos communautés est caché un trésor : la présence vivante du Ressuscité. Et cette présence est un amour qui nous unit, une attraction des cœurs qui nous lie d'une manière nouvelle, inattendue, une ébauche du monde à venir. Dieu se dit dans la communion des personnes. « Là où deux ou trois sont réunis en mon Nom, moi je suis là au milieu d'eux ». Être ensemble n'est donc pas pour nous un choix ou une opportunité. C'est une nécessité intérieure qui s'impose à nous, comme le Christ qui nous a appelés.

Le Cœur de Jésus apparaît alors comme le point focal, le centre de ralliement de tous les cœurs et la source de leur communion. C'est en Lui que nous vous exprimons notre amitié et notre gratitude, que nous nous encourageons mutuellement à rester fidèles à ce lien qui ne meurt jamais.

Fr. Henri de l'Enfant-Jésus, o.c.d., Provincial



Conseil plénier, séance de travail



© Frères du Bloussy

La vie fraternelle, fruit de l'intériorité

Jean Mouroux écrivait en 1954 : « Qui dit intériorité dit relation de présence spirituelle : celle qui lie l'homme à soi-même, aux autres et au monde, à Dieu enfin, par la connaissance et l'amour ; elle culmine dans la communion. » Cette phrase situe la relation fraternelle dans son cadre le mieux ajusté, qui est celui de l'intériorité. En effet, il ne saurait être question de placer les relations entre frères au niveau le plus superficiel, que l'on pourrait qualifier d'épidermique : celui-ci me plaît, celui-là ne me plaît pas ; ni non plus à d'autres niveaux plus profonds, comme la communauté de goûts ou de centres d'intérêt. Ces approches de la relation sont encore trop humaines ; elles peuvent certes fonder, au moins pour un moment, des rapports d'occasion comme on en trouve dans les clubs ou les associations, mais assurément pas unir dans le même lieu de vie des groupes de plusieurs hommes – jusqu'à une vingtaine – comme sont les communautés de notre province. La seule chose qui soit donc capable de nous assembler en communautés vivantes ne peut être en tout état de cause que l'intériorité, puisque c'est par le Christ qui nous a appelés chacun que nous sommes en communion les uns avec les autres. Cela ne se voit pas forcément dans la pesanteur quotidienne de l'existence, mais un regard de foi le perçoit avec allégresse. En témoigne cette petite parabole :

Un voyageur s'approchant d'une ville vint à longer une carrière de pierres. Là se trouvaient

trois tailleurs de pierres, auxquels il demanda ce qu'ils faisaient. Le premier lui répondit : « Je taille des pierres, c'est un travail harassant et pénible ! » Le second lui dit : « Je fabrique des modillons ». Mais le troisième déclara : « Moi, je bâtis une cathédrale ! »

Reconnaître et soigner les liens, la relation entre le détail et la totalité, l'instant et l'éternel, nous rend maîtres de la vie : c'est cela qui unifie ; c'est cela qui nous permet d'être patients, de tout assumer pour tout emmener au salut, sans rien écarter, tout en sauvegardant toutes les relations. « Heureux les doux, car ils hériteront la terre (Mt 5,5) ! » C'est pourquoi saint Jean de la Croix pouvait écrire dans sa fameuse *Prière de l'âme énamourée* : « Miens sont les cieus et mienne est la terre, et miens sont les peuples ; les justes sont miens et miens les pécheurs ; les anges sont miens, et la Mère de Dieu et toutes les choses sont miennes, et Dieu même est mien et pour moi, parce que le Christ est mien et tout entier pour moi. »

L'intériorité, donc, c'est d'être en communion avec soi-même, avec les autres et le monde, avec Dieu, enfin. En tout et en tous, le regard intérieur perçoit le mystère de l'être, c'est-à-dire le reflet de la pensée de Dieu sur lui, qui constitue sa profondeur. Si l'on oublie le mystère, alors le monde et les autres tombent inévitablement dans la banalité, et ma relation avec eux est détruite : ils me deviennent étrangers, à la limite, ce ne sont plus que des objets. Mais ce faisant, c'est mon propre cœur dont je nie la profondeur, puisque je censure le désir d'infini qui l'habite

© frères du Brousey



Chapelle du Brousey



© C. Leblanc, o.v.

pour lui substituer des besoins en guise d'idoles. Alors que le désir authentique attend dans l'espérance que sa satisfaction lui soit accordée par Dieu, le besoin cherche à s'assouvir dans des objets fabriqués par l'homme, y compris même des objets de type religieux.

Or, les besoins ne cessent de se multiplier et produisent la nécessité d'une multitude d'objets ; jusqu'au moment où ce seront les objets qui détermineront les besoins de l'homme. L'homme alors n'est plus défini par ce qu'il est (être), mais par ce qu'il possède (avoir). Il n'est plus maître de lui-même, asservi qu'il est au « besoin inlassable de se nourrir de miettes ». Dans un monde dominé par cette dialectique besoins-objets, la parole disparaît, car le réel, réduit à un pur objet, ne parle plus, ne renvoie plus à rien d'autre qu'à lui-même. Il ne symbolise plus rien : il cesse d'être un signe qui appelle à un dialogue et sollicite une réponse que la parole exprime. On ne parle pas avec ce que l'on consomme. C'est ce que percevait si bien Pascal : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie ! » Il n'y a dès lors plus de culture possible, c'est une maladie de l'intelligence, asservie parce qu'elle se laisse mesurer non plus par la vérité, mais plutôt par l'utilité.

Il n'y a pas de place non plus pour la communion entre personnes, puisque celles-ci sont réduites à l'état d'objets destinés à satisfaire mon désir ; et ainsi le monde devient un désert. Nul ne peut plus être témoin de mes pensées et de mes actes : c'est un monde sans regard porté sur moi. Ainsi donc, il n'y a plus de gratuité, plus de

Être en communion avec soi-même, avec les autres, le monde, et avec Dieu : c'est l'intériorité.



rappports possibles, plus de don de soi, plus de place pour la fidélité. C'est une maladie de la volonté, car je deviens incapable d'affection totale et gratuite. Les rappports sont vécus dans l'égoïsme et le désespoir.

Enfin, il n'y a plus de place pour Dieu : Dieu devient un objet parmi d'autres, car, comme le disait saint Thomas d'Aquin : « On a vis-à-vis de Dieu la même attitude que l'on a vis-à-vis de la réalité. » Il n'y a plus de place pour la grâce, pour la surprise de la miséricorde, pour l'inattendu de la Révélation. C'est une maladie de l'esprit : incapable de relation authentique avec Dieu, il a recours à l'imitation - imitation du phénomène religieux, imitation de la sainteté, imitation de la charité, imitation de la tradition ; et cela, au niveau personnel, communautaire et social : « J'aurais beau être prophète, avoir toute la science des mystères et toute la connaissance de Dieu, et toute la foi jusqu'à transporter les montagnes, s'il me manque l'amour, je ne suis rien (1Co 13, 2). » On peut donc se fabriquer des faux dieux : idolâtrie, magie, idéologie. Ainsi, la philosophie des Lumières réduit Dieu à un objet, utile pour un homme et pour un peuple pas encore tout à fait émancipés ; mais bientôt il sera éliminé comme inutile... On peut aussi élaborer des imitations du salut : on ne recherche plus le Sauveur, mais des formes de bonheur, de bien-être, de connaissance et de maîtrise de soi-même ; on privilégie la santé par rapport au salut ; l'intérêt est porté sur la « guérison » plutôt que sur le rapport avec le Rédempteur.



© Frères du Broussay

Nous ne sommes pas pourtant condamnés à la satisfaction des besoins. Nous pouvons remonter cette pente, et pour cela, le premier moyen consiste à choisir Jésus comme unique témoin : c'est l'attitude de la pécheresse, chez Simon le Pharisien (Lc 7, 36s.). Sans regarder à l'incongruité de son manège, elle n'agit que pour Jésus. Notre Mère sainte Thérèse parle ainsi de celui qui possède l'humilité et le renoncement : « Qu'il ne redoute personne ; le royaume des cieux est à lui. [...] Il ne craint qu'une chose : celle de déplaire à Dieu (*Chemin de Perfection* 10,3). » L'initiation au mystère de soi-même exige la grâce d'une rencontre ! Le regard révélateur d'un autre peut nous ouvrir l'accès à notre mystère.

Puis il nous faut cultiver l'intériorité : « Une seule pensée de l'homme vaut plus que le monde entier : c'est pour cela que Dieu seul en est digne », disait saint Jean de la Croix. On pourrait paraphraser : un seul pas, une seule bouchée, une seule fatigue, une seule peine, un seul geste d'affection, un seul sourire, une seule prière, une seule fidélité, un seul moment de temps offert, un seul battement de ton cœur, un seul instant de vie de tout homme valent « plus que le monde entier : c'est pour cela que Dieu seul en est digne ». C'est cela l'intériorité : cette conscience du Mystère qui remplit et unifie notre vie : il y a en moi plus que moi-même ; il y a parmi nous plus que nous-mêmes, à chaque instant.

Un seul sourire...



© Frères du Broussay



© Frères du Broussay



© Frères de Montpeller



© Frères du Broussay

L'amitié thérésienne

Il y a des communautés « qui fonctionnent » et d'autres « qui ne fonctionnent pas ». C'est une chose à peine perceptible de l'extérieur ; tout au plus pourra-t-on observer quelques signes ténus, comme l'unisson ou la discordance des voix au chœur, ou bien une impression de chaleur ou de froideur que l'on ne peut s'expliquer, ni même définir précisément. Pourtant, ces signes ne trompent pas, ils mesurent en réalité la qualité de l'amour fraternel qui règne dans la communauté. Il n'y a pas de miracle en effet : seule la charité fraternelle construit la communauté, et celle-ci est un don de Dieu.

Notre Mère sainte Thérèse (1515-1582) a parfaitement compris que là se trouvait le secret d'une communauté fraternelle, et elle ne s'est pas fait faute d'y exhorter ses sœurs : « Dans cette maison [...], toutes les sœurs doivent être amies, toutes doivent s'aimer, se chérir et s'entraider » (*Chemin de Perfection* 5). Pourtant, l'apprentissage de cet amour fraternel a été pour elle une véritable conversion, car il lui a fallu apprendre à orienter toute son affectivité vers le Christ, afin de pouvoir aimer les autres avec plus de profondeur et de vérité qu'elle n'y parvenait aux débuts de sa vie religieuse.

On est frappé en lisant sa *Vie écrite par elle-même* par la conscience qu'elle a de son péché (mais aussi de la miséricorde de Dieu). Elle va jusqu'à expliquer dans son introduction : « J'aurais bien voulu avoir la même liberté pour raconter dans tous leurs détails et avec clarté mes grands péchés et ma triste vie, et j'en eusse éprouvé une vive consolation. Mais on ne l'a pas voulu... » En quoi pouvaient donc consister ces « grands péchés » ? Tout simplement dans des

amitiés un peu vives, quoique parfaitement pures, avec les personnes qui venaient la visiter au parloir lorsqu'elle était jeune religieuse au monastère de l'Incarnation. Elle s'en explique au début du septième chapitre : « Je commençai donc à aller de passe-temps en passe-temps, de vanité en vanité, d'occasion en occasion. J'en arrivai à m'exposer tellement aux plus grands périls et à dépraver mon âme par une foule de frivolités, que j'avais déjà honte de m'approcher de Dieu et de m'entretenir avec lui dans l'intimité si particulière de l'oraison. »

Elle raconte un peu plus loin sa « conversion ». C'est au chapitre XXIV : « [Le Père de Padranos, sj.] commença par me faire pratiquer une vie plus parfaite. Il me disait que je ne devais rien négliger pour contenter Dieu entièrement, et me traitait avec beaucoup de prudence et de bonté, car mon âme, loin d'être forte, était encore très tendre ; elle ne pouvait, en particulier, renoncer à certaines amitiés ; je n'y offensais pas Dieu, mais j'y étais très attachée ; il ne me semblait pas possible de les rompre sans ingratitude. [...] Or, un jour que j'étais restée longtemps en oraison, [...] il me vint un ravissement si subit qu'il me tira pour ainsi dire hors de moi ; mais il était si manifeste que je ne pouvais nullement en douter. [...] J'entendis alors ces paroles : « *Je ne veux plus que tu converses désormais avec les hommes, mais seulement avec les anges.* » [...] Cette parole s'est vérifiée d'une manière parfaite. Depuis lors, je n'ai jamais pu avoir ni affection, ni goût, ni amour spécial, si ce n'est pour des personnes que je vois aimer Dieu et s'appliquer à le servir. »

Nous pouvons donc constater à la lecture de ces passages qu'il existe pour Thérèse deux sortes d'amitié entre les personnes : la première, celle qu'elle a connue en premier, est mauvaise, parce qu'elle détourne de la personne du Christ, comme le montre la parole intérieure qu'elle a entendue ; et la seconde, qu'elle recommande à ses sœurs, est au contraire le fruit de l'amitié principale, celle que l'on a pour le Christ. Elle revient sur ce thème dans *Le Chemin de Perfection*, où elle livre à ses sœurs le fruit de cette conversion intérieure qu'elle a connue quelques années auparavant. Nous lisons donc en tête du chapitre V : « L'amour profond que nous devons avoir les unes pour les autres, et dont je parle en premier lieu, est une chose très importante. [...] Mais, par défaut ou par excès, on n'arrive jamais à accomplir ce précepte dans toute sa perfection. À première vue, l'excès ne semble pas devoir en être mauvais parmi nous ; et cependant il engendre tant de maux et tant d'imperfections, que personne, à mon avis, ne le croira, s'il n'en a été témoin par lui-même. »

Effectivement, on peut s'étonner qu'il puisse exister un excès d'amour fraternel. Ne dit-on pas justement que la mesure de la charité, c'est d'aimer sans mesure ?

Pourtant, en fait, ce n'est pas tant d'excès qu'il faudrait parler, que d'un dérèglement dans l'amour fraternel, qui en vient à substituer son frère, sa sœur, au Christ dans l'ordre de l'amour. C'est précisément le « grand péché » de Thérèse au commencement de sa vie religieuse : elle volait alors la place qui revient de droit au Christ dans notre affectivité pour la donner à ses nombreux amis qui venaient la visiter. Elle a certes remédié à ce fait en instaurant dans ses monastères une clôture rigoureuse, mais elle est assez avisée pour se rendre compte que cette amitié dérégulée que l'on ne peut plus donner à l'extérieur peut reparaître à l'intérieur de la communauté sous le voile flatteur de l'amitié fraternelle.

L'amitié dont il s'agit ne découle donc pas de l'amour primordial pour le Christ, mais d'un attachement purement humain fondé sur l'attrait mutuel, sur les qualités extérieures que l'on voit paraître chez l'autre, voire sur la séduction. Sainte Thérèse se garde bien pour autant de considérer que l'affection naturelle que l'on pourrait avoir à l'égard d'un autre membre de la communauté conduirait fatalement à la destruction de celle-ci ; cependant, elle met en garde contre pareil attachement : « Le cœur peut se sentir plus porté vers une sœur que vers une autre ; il ne peut en être autrement ; [...] mais alors résistons fortement à cette affection, et ne nous laissons point dominer par elle. » Le nœud de son raisonnement apparaît quelques phrases plus loin : « Ne consentons point, mes sœurs, à laisser notre cœur devenir l'esclave de personne, si ce n'est de Celui qui l'a racheté de son sang. » Ainsi est-ce bien le Christ qui doit être l'objet de tout notre amour, et quiconque prendrait sa place dans notre cœur ne serait en définitive qu'un voleur et un bandit (cf. Jn 10, 1).

Pour autant, Celui qui nous a donné son commandement nouveau, qui est de nous aimer les uns les autres (Jn 13, 34), ne veut pas être aimé d'une façon si exclusive que nous ne nous aimerions plus entre nous ! Telle est donc l'amitié que la Madre veut voir régner dans ses communautés. C'est un don du Seigneur, qu'il accorde à ceux qui sont précisément détachés des choses du monde et des amitiés humaines. La principale caractéristique de cet amour, c'est qu'il s'emploie inlassablement à l'avancement spirituel de ceux auxquels il s'attache. « Cet amour, je le répète, est sans le moindre mélange d'intérêt propre ; tous ses vœux sont de voir cette âme enrichie de biens célestes (chap. VIII). » Cependant, il s'agit moins,





concrètement, de faire la leçon aux autres que de prier pour eux tout en ne manquant aucune occasion de leur manifester de la bonté.

C'est ainsi que l'on ne manquera pas de compatir aux peines des autres, qui, parfois même sans avoir un objet très grave, peuvent être grandes. On devra aussi se montrer joyeux en récréation et chercher à réjouir les autres, même si l'on est soi-même triste. Puis on pourra se charger des offices les plus pénibles de la communauté, et en décharger ainsi discrètement les autres. Enfin, l'on doit veiller attentivement à ne pas susciter ni propager de paroles malveillantes ou de médisances. Telles sont les manifestations de l'amour véritable que sainte Thérèse souligne dans le huitième chapitre du *Chemin de Perfection*.

Elle ajoute même plus loin dans le même ouvrage quelques propos qui constituent comme une charte de l'apostolat par l'amitié : « Ainsi donc, mes sœurs, appliquez-vous, autant que vous le pourrez sans offenser Dieu, à être affables, à vous conduire, vis-à-vis de toutes les personnes avec lesquelles vous aurez à traiter, de telle sorte qu'elles aiment votre conversation, désirent imiter votre manière de vivre et d'agir, ne s'effraient pas enfin et ne s'effarouchent pas de la vertu. Cet avis est très important pour les religieuses. Plus elles sont saintes, plus elles doivent montrer un abord agréable à leurs sœurs (chap. XLIII). »

Cette doctrine des deux amours que développe sainte Thérèse d'Avila demeure une lumière pour nous guider sur les chemins étroits de la charité fraternelle.



Nouvelles des frères carmes de la province d'Avignon-Aquitaine



Ordination presbytérale. Le 20 avril était célébrée à Fribourg l'ordination presbytérale du frère Joseph, qui retournait pour cette occasion dans son pays. Quelques jours plus tard, il célébrait sa première messe dans son couvent du Saint-Désert, où il exerce la fonction d'économe.

Visite pastorale. Notre Père Provincial a consacré la fin du mois d'avril à la visite pastorale de la communauté de Keur Mariama, qui restait à faire après les visites des autres communautés au cours du premier trimestre. C'était l'occasion de rendre grâce pour plus de dix années de mission au Sénégal, avec déjà beaucoup de réalisations accomplies, mais aussi une exhortation à poursuivre l'implantation de la communauté et de son apostolat. Le frère Jean-Emmanuel devant passer six mois à l'École Biblique de Jérusalem est remplacé au Sénégal par le frère Louis-Marie.

Vœux solennels. À l'occasion de la fête de l'Ascension du Seigneur, le 9 mai, le frère Moïse, qui est conventuel de Montpellier, a prononcé ses vœux solennels entre les mains de notre Père Provincial. Notre frère a rejoint la communauté du Broussey à la fin du mois d'août.

Postulat-noviciat. Avec l'été, les postulants changent de couleur en recevant l'habit du Carmel lors de leur entrée au noviciat. Le frère Pierre-Marie de Jésus Crucifié y est donc entré le 7 juin pour la fête de la Trinité, tandis que les frères Louis de Saint-Joseph et Jean-Syméon de la Transfiguration ont fait le pas le 20 juillet, fête de saint Élie. D'autres postulants entrent pour les remplacer. Après leur année de noviciat, les frères Mathias du Cœur de Jésus et Gabriel de la Trinité ont prononcé leurs premiers vœux pour deux ans lors de l'Eucharistie conventuelle du 24 août. Frère Mathias va rejoindre la communauté de Toulouse tandis que frère Gabriel reste à Montpellier.



Travaux au Broussey. Après l'achèvement de la rénovation de la maison Saint-Élie, le couvent du Broussey doit lutter contre les termites qui le rongent. Il a donc fallu remplacer le parquet de la salle du chapitre par un dallage ; d'autre part, le frère François a réalisé un vitrail pour l'oratoire intérieur sur le thème de l'adoration eucharistique. Le contrat passé avec les Sœurs Carmélites de la Trinité n'ayant pas été renouvelé, la communauté adapte son fonctionnement pour pérenniser son apostolat.

Ordinations diaconales. Durant le pèlerinage du Carmel à Lourdes a été célébrée l'ordination diaconale de quatre frères par Monseigneur Brouwet, évêque de Tarbes et Lourdes. Il s'agit du frère Jean-Claude, de la Province de Cracovie, qui a achevé ses études à Toulouse, et des frères Jean-Raphaël, Laurent-Marie et Moïse, conventuels de Fribourg, Toulouse et Montpellier.

